

L'engagement

Envies d'agir, raisons d'agir,

Dans notre modernité, l'engagement a quitté les terres lointaines de la codification. Le militant, l'intellectuel engagé, le syndicaliste acharné n'offrent plus des postures très engageantes. Il s'est éloigné des temps reculés qui connaissaient sa mise en forme autoritaire et autorisée. Il n'est plus le temps de l'engagement qui fut un temps du code. On s'avancait alors vers l'engagement en rangs serrés. L'engagement pouvait être militaire, religieux, missionnaire ou sanitaire, il était toujours communautaire. Casernes, monastères, hospices, partis ou syndicats fleurissaient, les murs craquant sous la ruée des engagés volontaires. L'engagement avait un goût de vocation. On se disait « appelé ».

Autres temps, autres mœurs. La crise des vocations est une crise d'évocation. L'engagement connaît aujourd'hui sa dévaluation. Les colonnes d'engagés se sont peu à peu clairsemées. Dans une postmodernité marquée par ce que Jean-François Lyotard appela *la fin des grands récits*, l'engagement est moins collectif qu'individuel. Ne croyant plus aux effets de l'engagement sur le monde, on en attend les effets pour soi. Au langage de la vocation de la religion, et au langage de la convocation de la raison s'est ainsi substitué celui de la motivation. L'engagement ne tire plus tant son autorité de raisons transcendantes, mais sa légitimité vient de la force intérieure de la motivation. La sincérité de l'engagement individuel paraît plus authentique que l'autorité des engagements traditionnels. *Toutes les feuilles de vigne sont fanées. Il ne nous reste plus que la sincérité* écrit Gombrowicz¹. Sincère sur le plan individuel, mais sceptique collectivement, l'engagement a changé d'expression. Il est désenchanté pour ne pas dire désabusé. Pour être humanitaire, il ne veut plus être communautaire. Pour être solidaire, il refuse d'être collectivement prédéfini. Et l'engagement se déplace du politique vers le social, de l'éthique de conviction du syndicat vers l'éthique de responsabilité de la coordination. En un mot l'engagement craint la statique de son institution, lui privilégiant la dynamique de l'intuition. Les traditions ne le devançant plus, on veut inventer son engagement. Ainsi, il se personnalise, s'individualise, s'atomise. Mais que l'on entre dans l'engagement par la porte de la vocation ou par celle de la motivation, l'engagement n'en demeure pas moins l'expression la plus haute de notre liberté. Que met-on

¹ *Yvonne, princesse de Bourgogne*, Théâtre, Folio-Gallimard, 2001, p. 57.

en gage dans l'engagement, d'ailleurs, si ce n'est sa liberté ?² Prendrait-on une juste mesure de ses capacités d'initiatives sans s'engager ?

L'engagement, un anti-destin ?

Penser l'engagement relève d'une gageure dans une culture qui a réinventé le Destin. Le destin ? Le monstre anonyme de la mondialisation, la « main invisible » - main de fer dans un gant de velours qui régule les marchés- ou « despotisme doux » d'un lien social réduit au lien marchand. De fait, un vertigineux écart se creuse entre la paralysie des initiatives qu'impose la nécessaire et inéluctable (?) mondialisation et les forces que peut mobiliser l'engagement individuel. Face au Goliath des nécessités et des gigantesques rouages de l'activité technico-économique mondiale, l'engagement prend l'allure d'un minuscule David de l'initiative. En effet, grande est la disproportion entre les attentes vis-à-vis de l'engagement et les possibilités qui lui restent d'ouvrir des perspectives. D'où des questions. L'engagement ne manifeste-t-il pas la capacité d'ouverture d'une brèche sur le futur, là où s'affirme la clôture des nécessités et des mécanismes sociaux condamnant à la répétition mortifère ? Si l'engagement opère une libération des possibles, après le saint, le génie, le héros, le témoin n'en initie-t-il pas une forme pensable à l'ère de l'individu ? L'engagement ne trouve-t-il pas dans la force du témoignage, une tentative de vivre la liberté sans céder à la tentation de se prendre pour une incarnation de la vérité ?

Envies d'agir, raisons d'agir,

Entre les envies d'agir et les raisons d'agir prend place une tension inhérente à l'engagement. Pas d'engagement sans envies, ni raisons. Cette tension oppose pourtant une approche intellectualiste et une approche volontariste de l'engagement. Pour la première l'engagement pensé dans une logique du calcul rationnel suppose des raisons et de la délibération. Tel est le choix délibéré chez Aristote. Pour la seconde, on est engagé avoir même d'en avoir délibéré, la délibération ne faisant, à l'extrême, que rationaliser un coup de tête. La force de la volonté, l'envie d'agir ou l'énergie du désir –l'engagement est ici pensé en termes de motivations-, excède la justification. Le dépassement de cette opposition dans une

² L'étymologie rappelle que l'engagement suppose de « mettre quelque en chose en gage ». L'engagement n'est donc pas gratuit. Il coûte, il est coûteux, voire onéreux. Le prix à payer de l'engagement c'est la mobilisation de sa liberté. Forme d'enduré du temps, l'engagement se fait par là exercice plénier de la liberté.

conception plus globale du sujet engagé restaure la tension. Les envies d'agir désignent dans l'intériorité ce qui la mobilise indiscutablement, là où les raisons d'agir pointent vers l'extériorité. Les raisons, relevant de l'ordre de l'argument, ouvrent sur la sphère publique du partageable et du discutable. Ainsi les envies sont-elles la matière de l'engagement, mises en forme par des raisons d'agir. Les raisons tirent ainsi les envies vers le haut de la liberté et de l'humanité. Inversement, les envies, entretenant des fraternités secrètes avec l'involontaire en nous, donnent aux raisons un motricité, une impulsion, une chair. Mais si les envies sont marquées par leur force de propulsion du sujet dans le monde, les raisons sont des instances d'évaluation, interrogeant la valeur des envies d'agir. Car, pour être pluriel, tous les engagements se valent-ils ?

C'est dire que l'effectivité d'un embarquement ne fait pas encore un engagement. Le « volontaire désigné d'office » est ainsi la caricature de l'engagement que révèle la passivité de l'être engagé sans s'y être engagé. C'est que l'engagement suppose une mobilisation de soi, une capacité puissante d'innovation, une puissance vitale, un conatus ! Avant tout, il est puissance. *Pouvoir de*, capacité d'initiative, et *pouvoir sur*, puissance d'initier. Il vient alors rompre l'ordre établi, la fixité des choses par la mouvance de la vie. La question du « qui » dans le « qui est le sujet de l'engagement » est ainsi essentielle.

Pour autant, l'engagement est fils du temps. Il ouvre le temps parce qu'il accepte d'y entrer. Tout engagement est, en ce sens, inaugural, à la façon de l'engagement que siffle l'arbitre au début d'un match. Il ouvre une brèche dans la clôture des possibles que signent nos certitudes ou qu'imposent nos pseudo fatalités, leur opposant une puissance de libération. Reprise de l'initiative, il sera peut-être la chance d'un à venir. Porteur de la puissance de l'impulsion, il coupe court aux tergiversations, sans nécessairement savoir où il va. Tel est le « bon, alors, on y va » de l'adolescent, l'envie d'en découdre sans vraiment savoir quoi lier. Il faut s'arrêter un instant sur cette indétermination initiale de l'engagement. On sait pourquoi on s'engage dira-t-on, mais c'est aller trop vite. De l'envie de s'engager aux raisons de s'engager, la conséquence n'est pas nécessairement bonne.

Sur le plan de la motivation, avant les raisons d'agir, il y a des envies d'agir. Ces envies, neutres éthiquement, les raisons les informeront, les mettront en forme. Il y a d'ailleurs une envie de s'engager dans une secte, un groupe paramilitaire ou une bande qui n'est pas moindre que l'envie d'agir pour le bien commun ou une autre mondialisation. Le rôle de la transmission éducative est ainsi d'apprendre à déterminer et à canaliser ses envies pour les « élever ». La motivation questionne l'engagement sur le terrain du passage à l'acte. La puissance de soi a envie d'en découdre avec les résistances du réel. Entre les motivations

et le monde, il y a la capacité de se projeter dans le temps. Aussi, ne pas élever ces motivations à pour effet de voir le passage à l'acte, au lieu de se faire projet d'engagement dans le monde se fait projection sur soi-même dans le suicide adolescent ou les conduites à risque.

La force de l'engagement, de ce point de vue, c'est « sur le tas » qu'on la mesure, c'est dans une mise en œuvre qu'on la constate. L'engagement est ainsi pris entre une spontanéité mal contrôlée, -celle de l'impulsif ou du fougueux qui ne manquent pas d'énergie ni d'envie de se mobiliser -, et l'expertise ratiocinante du précautionneur. L'engagement relève d'une *logique du risque* là où la précaution relèverait d'une *logique de l'assurance*. Sans être d'une démesure inconséquente, l'engagement suppose la captation de mobiles et de motifs psychiques puissants -l'envie d'agir-, qui interroge. Il y a une audace de l'engagement. Celle qui ose initier un commencement. Audace du premier pas. Mais alors, une objection de taille se lève. Et si l'engagement n'était qu'une affaire de tempérament ? La grandeur de l'engagement pourrait n'être que le masque vertueux d'une complexion naturelle. Mais ne confond-on pas là l'engagement avec sa caricature, celle de l'agité ? Toujours est-il qu'à la mesure de la raison, l'engagement adjoint la démesure motrice de la spontanéité. L'engagement suppose d'être motivé...

Sur le registre temporel d'un enduré du temps, l'engagement est un exercice volontaire de la fidélité, visant l'entredeux de l'hésitation et de l'entêtement. Il faut de la constance, de la persévérance, et parfois de l'opiniâtreté pour tenir un engagement. L'engagement suppose d'« être volontaire », au deux sens de l'expression. Mais ce dernier se parodie lorsque, prenant la forme pour le fond, l'engagé se fait obstiné, entêté et bientôt borné. La volonté se fait alors tyrannique et déraisonnable. La fidélité à une promesse faite de s'engager, *îlot de certitude dans un océan d'incertitude* dirait Arendt, ne se confond pas avec l'obstination exaltée de qui croît être l'incarnation définitive de la vérité, ni avec l'intransigeance du têtard. S'il y a de la beauté dans l'engagement tenu et maintenu, force de la constance et de la fidélité à la parole donnée, il y aurait faiblesse à se crisper sur lui comme à une pieuse habitude ou à une obsession. Bêtise de tenir son engagement pour tenir son engagement sous prétexte qu'on a dit qu'on le tiendrait. Parce qu'il est fils du temps, parce qu'il est temps enduré, l'engagement connaît les évolutions, les changements temporels. Tenir son engagement revient alors le renouveler en tenant compte des circonstances. Et cette intelligence là n'est pas le « retourner sa veste » de l'opportuniste !

Mais si, l'engagement pratique n'exclut pas l'hésitation théorique, l'engagement se refuse à la faiblesse -littéralement un manque de volonté-, que l'on trouve dans l'irrésolution,

l'indécision, l'atermoiement, voire le fatalisme. Ceux-ci, pour n'être pas encore des fautes morales, le deviennent suprêmement dans la veulerie et la lâcheté. L'engagement, présuppose un exercice de la volonté. Il parie que de la volonté, on ne peut pas manquer.

Sur le plan de l'action, l'engagement ne saurait ne confondre ni avec l'emportement qui en fait un activisme, ni avec une agitation aux limites du divertissement, ni non plus, mais cela va de soi avec la nonchalance de l'indifférence ou l'apathie du léthargique. S'engager n'est pas simplement s'occuper, ni même s'affairer. L'engagement n'est pas l'emportement. Certes, tous deux concernent notre disposition à agir, indiquent que l'action puise dans les ressorts secrets de l'involontaire une puissance motrice, des éléments mobilisateurs. Engagement et emportement mettent un terme aux indéterminations affectives – le j'y vais, j'y vais pas de l'atermoiement- ou aux indécisions de la conscience – je voudrais bien mais je ne peux point-. Mais là où l'emporté voit sa force vitale prendre le devant sur sa capacité de projeter, l'engagé place ses motivations sous la discipline de son projet. On pourrait dire que l'engagement pointe le pôle volontaire de l'action, là où l'emportement en désigne la part involontaire. Certainement que l'engagement capte les énergies involontaires de l'être. Mais forces centrifuges chez l'emporté qui casse ce qu'il voudrait construire, elles sont centripètes chez l'engagé qui les coordonne, les unifie et les oriente.

Envers de l'indécis, l'engagé est un décidé parce qu'il s'est décidé. L'indécision diffère l'engagement au profit d'une pesée des bonnes raisons d'agir trouvant toujours des raisons de suspendre son engagement. Ce n'est jamais « vraiment » le bon moment de s'engager ! Mais on ne peut prendre les ratiocinations de l'indécis pour des raisons. L'engagement met un terme au calcul dans le choix d'une option. *Nous sommes embarqués, il faut choisir* disait déjà Pascal ! L'engagement se fait ainsi résolution pratique d'une irrésolution théorique. Croisant ensemble l'axe des motivations intérieures et l'axe des raisons, ici la fougue du sensible est la terre nourricière d'un engagement éclairé et mesuré.

Trop de raison nuit à l'engagement, dans l'indécision. Trop peu aussi dans l'emportement. Seulement, la volonté de faire quelque chose ne saurait se confondre avec la volonté de bien faire. Il s'agit alors d'interroger la part des raisons de s'engager. L'engagement se commande-t-il ? Si tel n'est pas le cas, l'engagement prendra-t-il alors la forme d'un coup de tête ? S'engage-t-on sur un coup de tête ? Certes, l'emporté prend la force de ce qui le mobilise pour des raisons d'agir. Il confond la nécessité de se mobiliser avec la finalité de la mobilisation. Les raisons sondent bien plus profondément en nous que les justifications de la bonne conscience. Les raisons de s'engager imposent une explicitation des

finalités de l'action dans un projet, mais exige également une vigilance critique. A l'intelligence de l'engagement doit faire écho l'exigence de la lucidité. Ce n'est qu'à ce prix que l'engagement ne dérive pas en enrôlement dans les dogmatismes, mais c'est au prix de cette mobilisation intégrale de soi. Mais il n'y a mobilisation que si l'on *se* mobilise. En ce sens, la radicalité de l'engagement tient à ce qu'il convoque l'intégralité d'une subjectivité sans céder à la tentation de l'intégrisme.

Lié à cette part involontaire d'envies d'agir qui nous révèlent notre *conatus*, « l'incitation à persévérer dans notre être » dont parle Spinoza, l'engagement n'est pas la *velléité* d'engagement du « j'aimerais bien m'engager. » On tient son engagement parce que c'est le sceau de la liberté qui tient debout le sujet en nous.

Alors, s'engager est-ce perdre ou affirmer sa liberté ? Exercice de la liberté, l'engagement en est une des plus hautes formes en ce qu'il concerne nos puissances d'agir et notre capacité d'initiative. L'engagement n'est pas renoncement à la liberté, comme le pensent l'inconséquent, le versatile ou le capricieux. Ils croient qu'être libre c'est faire ce que l'on veut dans l'inconstance du caprice. L'engagement participe d'un vouloir enduré, grandissant dans sa liberté au fur et à mesure du temps, parce qu'il y prend l'épaisseur de l'effectivité. C'est pour cette raison que l'engagement a à voir avec la promesse. On devient soi-même dans la continuation de ses choix et de ses engagements, on y construit une figure de soi dans une persévérance que l'on ne saurait assimiler à une perpétuation mortifère ou à une répétition mécanique. C'est pourquoi, également, l'engagement affecte l'estime de soi, précise et explicite l'idée et l'image que j'ai de ma capacité d'initier.

Mais s'il engage le soi dans le « se » du s'engager, l'engagement est-il indifférent à ses conditions sociologiques de réalisation ? Pour s'engager ne faut-il pas déjà être persuadé des vertus de l'engagement ? Si l'engagement est exercice d'une liberté capable de commencer absolument que nous avons tous en partage, sommes nous égaux devant la possibilité de l'engagement ?

Quelques paradoxes contemporains.

1. *L'engagement a des allures peu engageantes.* L'engagement connaît une désaffection parce qu'il parle le langage vieilli des formes de solidarités anciennes. La résistance politique (celle de la guerre d'Espagne ou celle de la deuxième guerre mondiale) est devenue pour les plus jeunes d'entre nous un mythe d'avant le temps. Les associations caritatives sont faites par des

« vieux ». Les engagés volontaires d'hier sont devenus les retraités actifs d'aujourd'hui. Généreuse, mais peu engageante, la codification de l'engagement s'est formalisée dans des institutions qui ont fini par en user l'intuition. La part d'impulsion initiatrice attachée à l'engagement disparaît et perd de sa radicalité dans la lourdeur des institutions qui le mettent en œuvre. Principe d'économie, le trait caractéristique, et parfois douloureux des institutions est qu'elles vivent un exode, sinon une dérive par rapport aux engagements individuels qui les ont initié. L'engagement veut tracer son chemin, là où les institutions prédéfinissent des formes a priori de l'engagement. L'engagement est une disposition de la liberté, les engagements institués se figent dans des dispositifs constitués. Ne pouvant faire que l'engagement soit assuré, on finit en sorte, qu'il soit codifié. Mais si l'engagement sans l'institution est inefficace, l'efficacité de l'institution sans l'engagement se fait routinière. Et les engagements monumentalisés, réifiés, font peur ou passent inaperçus. Statique de l'institution, dynamique de l'intuition dans l'engagement. Morale close contre morale ouverte dirait Bergson. Car en quoi réside la force de l'engagement si ce dans cette forme d'intelligence sensible qui se rend attentive aux nuances et anfractuosités du réel dans lesquelles la liberté peut s'immiscer pour initier une voie. L'engagement manifeste l'intuition qu'un chemin est possible, là où tout semble impossible. Inviter à l'engagement n'est-ce pas alors faire retrouver la vitalité de l'intuition qui initia les grandes institutions qui humanisent le monde des hommes ?

2. *S'engager mais que cela n'engage à rien.* La survalorisation de l'engagement s'accompagne d'un engagement désimpliqué. On est frappé du contraste d'un temps qui survalorise l'engagement pour en faire un geste généreux, novateur, libérateur, mais qui, dans le même temps, le dévalorise dans un scepticisme de méthode, voire un cynisme a priori, qui en pointe l'impuissance et la faiblesse. Le dessein de l'engagement semble bien pauvre face au poids du destin de nos modernités, la fatalité de la mondialisation vis-à-vis de laquelle on ne peut rien. L'engagement valorisé va de paire avec un destin réinventé dans sa nécessité. Le « tout devoir » de l'engagement se fait concomitant du ne « rien pouvoir » de nos nouveaux destins.

Et l'on convoque les figures fragiles, presque démunies, de l'enfant-sauveur. On attend des jeunes qu'ils s'engagent, on attend de l'enfance quelle renouvelle le monde parce que l'enfance est l'âge des possibles. On pense ainsi à ces figures de l'enfant-sauveur qui hantent l'imaginaire collectif du renouveau social. Le jeune hobbit du seigneur des anneaux qui doit vaincre l'axe du mal, Harry Potter chargé de combattre le maléfique Voldemore, ou

l'éducation à la citoyenneté qui risque d'étouffer la jeunesse sous l'écrasante responsabilité d'une sur-citoyenneté. Comme si l'on attendait que les plus jeunes portent la responsabilité d'un monde déserté par des adultes cachant mal leur impuissance. Hannah Arendt a bien montré comment notre modernité a fait de l'enfant, de sa spontanéité et de sa vitalité capable d'engagement et d'innovation, le *miracle qui sauve le monde*. L'invitation à l'engagement est aujourd'hui contemporaine de la faiblesse d'une culture qui renonce à l'apprentissage de la transmission au profit des stratégies de la communication. Se sauver, s'en sortir plutôt que s'engager. Quelle est l'essence de la transmission, en effet, si ce n'est de garder une mémoire vive d'expériences d'engagements dans tous les domaines du monde humain qui font sens, et vie ? Or, quand on n'ose plus se reconnaître les fils de..., sous l'effet d'une saine habitude critique de tout les traditions autoritaires, mais aussi par rêve d'auto-engendrement, on communique sur des engagements ponctuels –la belle générosité lors des grandes catastrophes, mais retombe aussi vite qu'un soufflet lorsque l'incandescence de la médiatisation brûle sur d'autres lieux-, mais on ne transmet plus. Méfions nous des modèles inaccessible mais recherchons et reconnaissons nos témoins.

Engagement et individualisme

Les temps sont durs pour l'engagement, imposent de dire les considérations précédentes. L'exaltation de l'individu semble aller de paire avec une désaffection pour l'engagement public. Car, dans l'engagement, s'il est question de soi, il est également question d'autre que de soi. Manière spécifique d'être au monde, l'engagement porte en germe le devenir du monde. L'homme est le seul animal par qui quelque chose arrive au monde. Il apporte la force de sa détermination dans l'océan de l'indéterminé, donnant au monde un avenir par sa puissance de faire advenir. Individualisme et engagement sont-ils compatibles alors ? Sans confondre individualisme et égoïsme, et sans céder au fatalisme, l'individualisme moderne consacre-t-il la disparition de l'engagement ou sa métamorphose ?

La vocation. L'exemplarité des vies de saints ou des gestes guerriers héroïques furent pendant longtemps la mise en forme traditionnelle de l'engagement. La tradition du monde commun portait un imaginaire de l'engagement centré sur les figures du saint, du génie ou du héros. Figures, ils étaient en même temps des idéals-types, définissant a priori ce que s'engager voulait dire. La mise en forme de l'acte libre par la tradition faisait de l'engagement une vocation. S'engager n'était pas se dessaisir de son initiative mais être appelé à cette

initiative. Au temps de la vocation, l'engagement était alors porteur d'une sacralité, d'une forme de transcendance. La vocation, qu'elle soit sacerdotale ou militaire, sanitaire ou salubre, marchait dans les pas des prédécesseurs dont elle était l'héritière. Bref, on ne s'engageait pas, on était appelé à s'engager. La tradition ne dispensait pas de l'engagement, elle le disposait. Que veux-tu faire quand tu seras grand ? Et la réponse allait de soi : saint-cyrien, jésuite ou médecin...

La militance. La figure séculière du militant, figure essentiellement politique, syndicale ou associative, a rompu avec une sacralisation de l'engagement dans les formes de l'autorité traditionnelle, religieuse ou autre. Le militant est une figure désacralisée qui a choisi de se salir les mains, prenant à bras les corps les affaires du monde. Pour le militant, s'engager c'est assumer les affaires du Siècle par le siècle : aller au charbon, coller des affiches, faire les sorties d'usine ou d'université pour distribuer des tracts. L'humilité des tâches à remplir est mobilisée par l'idée d'un combat de la liberté. Seulement l'individualisme s'accorde mal avec la militance. Ce qui dissuade, dans la figure du militant, ce n'est pas son engagement, mais c'est la soumission de l'individuel à l'efficacité collective. Le militant imputait la responsabilité et l'efficacité de son action à un système collectif, dont il était convaincu du bien fondé. Marxiste, maoïste, l'engagement pour la cause imposait d'éviter qu'on la remette en cause, jusqu'à l'aveuglement. En ayant retenu les leçons, l'engagement contemporain revendique quant à lui la responsabilité individuelle, toute la responsabilité de son action, de ses décisions et de ses échecs.

Le témoignage. Les formes post-modernes de l'engagement livrent donc un engagement mis à nu, désaffilié vis-à-vis des traditions ou des institutions qui le portaient jusque-là. L'engagement, à l'ère de l'individu, invente une forme fragile mais possible d'initiative. Il devient une affaire éminemment personnelle, et par là « psychologiquement épuisante » comme dirait Marcel Gauchet puisqu' « il ne tient qu'à moi », -aux deux sens de l'expression ! Certes, il peut se perdre dans les labyrinthes narcissiques du ressenti -la sincérité de l'engagement prise pour seule norme d'évaluation de l'engagement oubliant qu'on peut se sincèrement se tromper-, dans la dérive esthétisante de l'image complaisante de soi, ou dans la fatigue de l'isolement. Tel est l'atomisme de l'engagement à l'âge individualiste. Mais, la critique manque de justesse lorsqu'elle ne reconnaît pas, dans l'engagement qui se fait témoignage, cette nécessité de retrouver le témoin sous le témoignage, de personnaliser l'engagement dans l'éminence de la liberté qui s'y sculpte et s'y découvre. L'individualisme ne refuse pas

l'effectif de l'engagement, mais il exige qu'il soit en plus en harmonie avec les tonalités affectives de la subjectivité. Pour autant, il ne manque pas de radicalité. De ce fait, le témoignage devient le nom moderne de l'aventure.

La grandeur de l'engagement vient de ce qu'il fait advenir quelqu'un, un quelqu'un qui ne préexiste pas à son engagement. Car « qui » s'est engagé n'est plus le même avant et après s'être engagé. Tout engagement, dans le temps, est une révélation de soi devant l'autre. L'engagement raconte l'histoire de celui qui s'y est engagé, de telle sorte qu'il découvre après s'être engagé un visage de lui-même qu'il n'aurait pas imaginé. Ecriture de soi dans l'histoire, l'engagement inscrit une bio-graphie. Il relève de l'estime de soi : je suis devenu ce que j'ai engagé dans mes choix. L'engagé ? Un être libre.

S'engager ?

On l'a dit, l'engagement suppose de *s'engager*. La dimension réflexive compte ici. Pas d'engagement si l'on n'y met du sien. L'engagement convoque le soi en soi. S'il y a une forme de passivité dans le fait d'être engagé, il y a une reprise d'initiative dans le fait de s'engager. L'engagement n'est donc pas du registre de l'*avoir* mais du registre de l'*être*. On n'a pas un engagement comme on a une voiture, on est engagé. Un engagement suppose la liberté de se désengager parce qu'il exige une convocation de soi. C'est ce qui en fait à la fois la grandeur et la faiblesse. Grandeur de celui qui opte pour telle forme d'engagement, option qui ne tient qu'à lui de refuser. L'engagement ne se commande pas, il est une forme de commandement en soi imposée par une attestation originaire : « *je* » dois y aller ! Pléonasme alors que de parler d'« engagé volontaire ». D'ordre existentiel et non contractuel, l'engagement est relation de soi à ses décisions que nulle loi ne peut forcer ou encadrer. Certes le droit, les habitudes ou les codes sociaux se chargent bien vite de formaliser ou de rabattre les engagements sur la forme du contrat, mais c'est là une dérive. Ce qui fait tenir son engagement, ce n'est pas la sanction légale ou la disqualification sociale du « cochon qui s'en dédit ». Tenir son engagement c'est interroger la justesse de l'idée que l'on a de soi, de ses capacités d'initiative sur le monde. Quel homme, quelle femme je veux être, faire advenir dans l'à venir de l'engagement pris ? Car l'engagement habite là, dans cet intervalle du soi et du monde.

Croisant l'axe des *envies d'agir*, plan de la motivation et l'intériorité et celui des *raisons d'agir*, plan de sa réalisation, et de son exode en extériorité, l'engagement

coordonne l'idée que l'on se fait de soi, -l'estime de soi, de son pouvoir et de son vouloir- et une mobilisation en vue d'un agir sur le monde. Non seulement l'engagement rêve d'un autre monde, mais il l'invente en s'engageant. Il tend à articuler la disposition spontanée à l'agir et l'explicitation des raisons d'agir, supposant qu'il y en ait auxquelles se confronter. Tel est le défi que rencontre une éducation morale entendue comme éducation à la liberté, à l'initiative et donc à l'engagement. Le rôle d'une pédagogie de l'engagement ne serait-il pas alors de donner, par l'explicitation des raisons d'agir, forme à l'encore informe des envies d'agir ?
L'engagement : l'autre nom de l'identité personnelle en situation.

Jean-Philippe Pierron,

Professeur de philosophie,

Auteur de « Le passage du témoin, philosophie du témoignage », Cerf, Janvier 2006.